

FEUILLETON DU "SAMEDI", 9 MARS 1901 (1)

Marie - Jeanne

OU LA FEMME DU PEUPLE

TROISIÈME PARTIE

Deux crimes

CHAPITRE I.— LES PROJETS D'APPYANI

(Suite)

—Oui, Charlotte, que j'ai fait élever dans ma maison, dont j'ai fait ta gouvernante, presque ton amie plutôt qu'une servante, Charlotte est la fille de la pauvre créature qui m'a sauvé la vie.

—Ah ! dit Mme de Bussières elle ne nous quittera jamais.

—Jamais ! répéta le comte.

Appyani, à cet instant, était absorbé par de profondes réflexions. La lumière se faisait dans son esprit.

Il s'expliquait, maintenant, cette nervosité de Charlotte, si étrangement déve'oppée, qu'elle avait créé, en elle, une double nature et faisait d'elle l'étonnant " sujet " d'hypnotisme et de suggestion dont il se servait sans comprendre, lui-même, la cause de cette puissance surhumaine qu'il exerçait sur elle.

Charlotte à l'état de nature était douce, affectueuse et dévouée.

C'était le cœur de sa mère qui battait, alors, dans sa poitrine.

Plongée dans le sommeil hypnotique, des instincts de haine, de férocité semblaient s'éveiller en elle.

C'était le sang de son père qui bouillonnait alors, dans ses veines.

Et le docteur Appyani entrevoyait comment il allait, maintenant, exploiter cette double nature, au profit de ses sinistres projets.

Tout semblait devoir marcher au gré du docteur.

D'une part, il avait réussi à faire avancer de quelques jours le voyage de noces.

Il avait, d'autre part, la conviction que Robert Maurel n'interviendrait pas pour se placer entre lui et la comtesse de Bussières.

Après l'impression d'étonnement d'abord, puis d'émotion violente et presque d'épouvante qu'il avait éprouvée en se trouvant, tout à coup, face à face avec son mortel ennemi, il en était arrivé à se persuader qu'il n'avait plus rien à redouter d'un adversaire qui, dans son intime conviction, reculerait devant le retentissement qu'aurait dans la société que fréquentait M. d'Anglemont une accusation catégorique contre un de ses intimes.

Il se figurait avoir deviné ce qui se passait dans l'esprit de Robert Maurel lorsque celui-ci avait tout à coup paru abandonner le projet d'une démarche auprès de M. d'Anglemont et s'était décidé à retourner immédiatement à Paris.

En cela il ne se trompait pas. Robert Maurel avait effectivement reculé devant la perspective du scandale qui pourrait se produire à la suite des révélations dont il se chargerait concernant l'hôte de M. d'Anglemont.

Il s'était mis aussitôt en route pour Paris, afin de ne pas se donner le temps de la réflexion ; afin surtout de ne pas se laisser influencer par la présence de Appyani auprès de la comtesse de Bussières.

Et maintenant qu'il s'éloignait de cette demeure où il avait passé tant de jours heureux, l'infortuné subissait toutes les souffrances d'une âme profondément ulcérée.

A ces souffrances devait bientôt s'ajouter l'effet de l'ébranlement physique provoqué par les nombreuses et terribles émotions qui s'étaient succédées pour lui.

En arrivant dans son appartement de l'hôtel de la rue Coquillicière, Robert Maurel fut pris d'une sorte de transport à la suite duquel se déclara une fièvre intense.

Pendant toute la nuit, le malheureux, en proie au délire, n'avait cessé de répéter le nom exécré, d'Appyani et le nom adoré de Sophie de Bussières, comme si, dans le développement du plus effroyable cauchemar, il eût eu la vision du terrible avenir qui attendait la famille de Bussières.

Au réveil, était-il resté, dans l'esprit du malade, quelque souvenir de l'horrible cauchemar ? Toujours est-il que les résolutions si sagement prises la veille s'évanouissaient rapidement devant l'irrésistible tentation qu'éprouvait à présent Robert Maurel de démasquer le misérable qui avait réussi à se faire admettre dans l'intimité de M. d'Anglemont.

(1) Commencé dans le numéro du 24 décembre 1900.

Cette tentation s'acharnant en son esprit le décida à révéler à la comtesse de Bussières ce qu'était Appyani.

Il sauta à bas du lit, s'habilla à la hâte, avec l'intention d'aller se renseigner à l'hôtel même de M. d'Anglemont, à Paris.

Il apprit que le docteur Appyani était un ami intime du comte de Bussières et que, présenté par ce dernier moment des fiançailles, il avait su se faire bien venir de M. d'Anglemont, au point que ce dernier l'envoyait chercher quand il restait quelques jours sans venir le voir.

Ce fut le dernier coup porté aux hésitations de Robert Maurel. . . Décidé désormais à ne plus se laisser arrêter dans sa résolution par des considérations d'aucune sorte, il écrivit la lettre suivante :

" Madame la comtesse,

" Je vous avais promis, je m'étais promis à moi-même que rien de moi ne viendrait troubler votre repos dans l'avenir et que, mort pour vous, je m'ensevelirais dans l'oubli du passé.

" Si je manque aujourd'hui à cette ferme résolution, si je romps, si tôt, après m'y être moi-même condamné, le silence qui devait régner éternellement entre vous et moi, c'est que j'y suis contraint par un devoir auquel je ne saurais me soustraire, sans me rendre complice du danger dont vous êtes menacée et du scandale qui pourrait jaillir sur le nom de M. d'Anglemont.

" Je n'ai pas à rechercher par quelles circonstances M. le comte de Bussières a pu se lier d'amitié avec le docteur Appyani.

" Mon devoir est de vous supplier de vous tenir en garde contre tout ce que ce misérable pourrait tenter pour troubler votre repos et votre bonheur.

" J'ai écrit le mot " misérable ", et si je veux vous épargner de connaître par moi l'histoire de cet homme, j'affirme cependant que je le sais capable de toutes les bassesses.

" Vous n'en douterez pas quand vous saurez qu'il vous a espionnée, et suivie, comme ferait un laquais, lorsque vous alliez, hier, au rendez-vous de Marie-Jeanne. Il a traitreusement surpris notre entretien, il est aujourd'hui initié à nos secrets.

" C'est une arme dont il voudra, je n'en doute pas, faire un criminel usage.

" Mon devoir était de vous prévenir et de vous mettre en garde, vous et les vôtres, contre les pièges que vous tendra, je n'en doute pas, le misérable que je démasque à nos yeux.

" Ma tâche est accomplie. Je vais de nouveau quitter la France, sans doute pour longtemps, peut-être pour toujours !

" Adieu !

ROBERT MAUREL "

Si le sort avait permis que cette lettre parvint à son adresse, que de tourments eussent été épargnés à la comtesse de Bussières !

Conjurée d'avoir à se défier de l'ennemi dont on lui signalait la présence elle eût accepté le conseil donné par un ami dont elle ne pouvait douter.

Mais il était écrit que le hasard s'acharnerait à servir les projets d'Appyani.

En effet l'hôte de M. d'Anglemont se promenait devant la grille du parc lorsqu'il avait aperçu, sur la route, le facteur remettant une lettre à Charlotte.

Celle-ci en avait rompu le cachet et demeura surprise en voyant qu'une autre missive se trouvait sous l'enveloppe.

Elle avait glissé cette seconde lettre dans sa poche et, le facteur s'étant éloigné, elle se dirigeait vers la maison, en toute hâte.

Appyani devina, aussitôt, que cette seconde lettre était destinée à Mme de Bussières, et faisant appel au mystérieux pouvoir qu'il exerçait sur Charlotte, il renouvela ce qu'il avait fait naguère, à propos du bouquet et de la lettre destinée Marie-Jeanne, il tendit la main et prononça ce mot :

—Arrête :

Charlotte, sans avoir aperçu Appyani, sans avoir même soupçonné sa présence, cessa tout à coup de marcher.

Elle n'avait plus ni volonté, ni conscience d'elle-même.

Immobile, insensible et muette, elle attendit.

—Donne, articula d'une voix brève Appyani qui s'était approché. Charlotte tendit la lettre.

—Va, maintenant, et oublie ! . . .

Et Charlotte, comme si elle sortait d'un rêve, le regarda surprise de se trouver en face de lui, puis s'éloigna pensive, mais ne sachant rien de ce qui venait se passer.

Appyani aussitôt était entré dans le parc et avait décacheté le pli.

A mesure qu'il lisait, sa physionomie exprimait une violente colère. Mais bientôt, retrouvant toute son audace, il prononça ces mots :

—Décidément tu joues de malheur, Robert Maurel. J'ai désormais le champ libre.

Il ajouta mentalement :

—Des deux hommes qui me gênent, débarrassons-nous d'abord de celui qui reste ici. S'il prend jamais fantaisie à celui qui s'ex-

patrie de revenir en France, malheur à lui ! Allons ! l'avenir est à moi !

Le lendemain le comte et la comtesse de Bussières montaient en chaise de poste pour le voyage de noce, après avoir, une dernière fois, fait promettre au docteur Appyani de venir les rejoindre.

II. — VOYAGE DE NOCE

Il y avait près de trois mois que le comte et la comtesse de Bussières s'étaient mis en route pour l'Italie, quand le docteur Appyani quitta Paris, à son tour, pour aller les rejoindre.

Mais pendant tout ce temps M. de Bussières avait entretenu une correspondance suivie avec celui qu'il croyait être son ami, le plus sincère, le plus dévoué.

On se demandera peut-être pourquoi le docteur Appyani, épris de la comtesse, n'avait pas donné plus tôt suite à son projet et avait laissé s'écouler un si long temps sans revoir celle qui était l'objet de toutes ses pensées.

Or, l'entrée en campagne consistait, pour l'habile tacticien, à savoir se faire désirer.

Tactique habile qui ne devait pas tarder à donner les résultats attendus.

En effet, dans ses premières lettres, le comte se contentait d'écrire à son ami : « Voila déjà un mois que nous sommes en Italie ; dans quelques jours nous arriverons à Rome où nous vous attendrons, à condition toutefois que vous ne tardiez pas trop longtemps. »

Plus tard, M. de Bussières avait accentué la note : « Avez-vous donc oublié l'engagement pris au moment de notre départ de Paris, et faudra-t-il que je vous écrive que j'ai besoin du secours de votre science pour que vous vous décidiez à venir nous rejoindre ? »

Enfin la correspondance devint plus pressante encore. Cette fois M. de Bussières écrivait : « Nous avons le plus grand désir que vous nous accompagniez à Naples. »

« La comtesse est nerveuse ; depuis quelque temps elle éprouve des faiblesses subites, des malaises qui ne sont pas sans m'inquiéter ; hier encore, à la suite d'une indisposition qui nous avait forcés de remettre une excursion projetée, elle a dit : «—Ah ! si le docteur était ici ! » Accourez donc bien vite pour nous rassurer l'un et l'autre. »

Le moment qu'attendait Appyani était venu.

Deux jours plus tard il se mettait en route.

Dès qu'il eut vu la comtesse, il ne fut pas longtemps à découvrir la cause inexplicquée pour le comte, des malaises qu'éprouvait la jeune femme.

Et comme son ami, saisi d'anxiété, attendait qu'il se prononçât sur le plus ou moins de gravité de l'indisposition : «—Il n'y a là rien qui doive vous alarmer, dit-il avec une amertume contenue ; Mme de Bussières est dans cet état intéressant qui fait la joie des jeunes mariés. »

Il ajouta, d'un air dont il s'efforçait de déguiser la contrainte :

«—Pour le moment le médecin n'a rien à faire et doit laisser agir la nature ! »

M. de Bussières passa instantanément de l'inquiétude qui lui serrait le cœur à la joie la plus délirante.

Il s'empara des mains du docteur et les serra avec force, en s'écriant :

«—Allons annoncer cette bonne nouvelle à la comtesse ! »

Les convenances imposaient au docteur l'obligation de se rendre au désir de son ami, mais une profonde émotion l'avait déjà secoué à la vue de la comtesse lorsqu'il s'était rendu compte de son état.

Il avait accompagné M. de Bussières dans le salon où se trouvait la comtesse étendue sur une chaise longue.

Bien décidé à dissimuler ses impressions, il avait réussi à se composer un visage impassible.

Mais, malgré sa force de volonté, il ressentit une violente commotion, en voyant se manifester entre les deux mariés une joie qu'il avait été loin de soupçonner, et devina un véritable obstacle à ses projets.

En effet, du seuil de la porte le mari s'était précipité et allait se jeter aux genoux de la comtesse.

Et levant sur l'épouse des regards empreints d'une vive émotion, il demeura tout d'abord silencieux, laissant lire dans ses yeux toute la joie qu'il avait au cœur.

Mme de Bussières dut comprendre, car une vive rougeur s'épanchait sur ses joues et elle baissa les yeux sous le regard d'amour dont l'enveloppait son mari.

Puis comme si elle eût voulu répondre à ce sentiment de ten-

dresse par une réciprocité d'affection, elle se laissa attirer doucement jusqu'à ce que son front fût assez près pour que le comte pût y appuyer ses lèvres.

Que s'était-il donc passé dans le cœur de la jeune femme ? Quelle influence secrète avait-elle subie qui pût faire naître cette affection qu'elle semblait ressentir pour ce mari qu'elle n'avait épousé que par dévouement filial ?

Aimait-elle réellement M. de Bussières ?

Ce serait le renversement de tous les calculs, de toutes les espérances d'Appyani ?

Ce soupçon fut un coup terrible dont il reçut le choc en plein cœur.

Et comme si le hasard eût pris plaisir à faire souffrir le misérable, M. de Bussières ne s'arrêta pas à une première manifestation de la joie qu'il éprouvait.

Laissant déborder le bonheur qui emplissait son cœur :

«—Ah ! chère ange, exclama-t-il, que bienheureuse nouvelle je vous apporte ! »

La jeune femme se décida alors à lever les yeux et à la sensation de pudeur succéda chez elle une impression d'attendrissement.

Deux larmes s'échappèrent de ses yeux, larmes que le bonheur distille dans le cœur des jeunes épousées à l'annonce des joies de la maternité.

«—L'heureux événement que je vous annonce, ajouta M. de Bussières, c'est notre ami le docteur qui vient de me l'apprendre. N'est-il pas vrai, Appyani ? » prononça le comte en tendant la main au docteur.

Appyani éluda la réponse attendue.

Il se contenta de prescrire quelques promenades sans fatigue.

«—Du reste, fit M. de Bussières avec un sourire à l'adresse de la comtesse, comme pour lui demander d'approuver ce qu'il allait dire, du reste, cher docteur, nous vous aurons là pour nous venir en aide. Nous vous tenons, — un peu tardivement à la vérité, — et nous vous garderons bon gré mal gré. »

« Tout le monde n'a pas la bonne fortune de posséder un ami qui soit un habile médecin ; puisque nous avons cette chance, nous nous en félicitons et... nous vous garderons ? »

La jeune femme approuva ce que venait de dire son mari.

Et quand elle ajouta : «—Vous nous resterez, n'est-ce pas ? », sa voix vint résonner délicieusement aux oreilles d'Appyani.

Il s'inclina, répondant avec une émotion contenue : «—Si vous l'ordonnez ! »

«—Nous vous en prions, cher docteur ! exclama M. de Bussières. On vous attendait avec tant d'impatience ! ajouta-t-il en cherchant une approbation sur le visage de la comtesse. »

Les choses, de ce côté du moins, marchaient maintenant au gré d'Appyani.

Au lieu de s'offrir, de s'imposer au risque d'être importun, il s'était fait désirer, appeler même.

Il venait, enfin, de prendre position pour la bataille qu'il voulait engager.

Le plus pressé, pensait-il, était de se faire rendre un compte exact de ce qui avait dû se passer pendant le temps écoulé en son absence, qui ai pu amener dans la façon d'être des deux époux un changement qui l'avait si vivement inquiété.

Au surplus s'il avait conseillé que Charlotte fût du voyage, c'était dans le but d'être tenu par elle au courant de l'existence intime du comte et de la comtesse.

La chose était facile.

N'avait-il pas en Charlotte un moyen d'informations infailible ?

Et comme il brûlait d'être renseigné, il s'arrangea de façon à se trouver seul avec la gouvernante.

En apprenant l'arrivée de l'homme dont la vue la troublait irrésistiblement, Charlotte avait été prise de cet état de nervosité qu'elle subissait chaque fois qu'elle se trouvait en présence du docteur.

Bien souvent déjà elle avait essayé, mais vainement, de lutter contre la mystérieuse influence qu'il exerçait sur elle.

Mais, malgré des efforts inouïs de volonté, il lui avait toujours fallu renoncer à la lutte et se courber sous cette irrésistible domination.

Lorsque, appelée par le docteur, elle se présenta à la porte de la chambre qu'il occupait, Appyani vit aussitôt, à l'expression énergique de son visage, qu'elle avait dû prendre quelque ferme résolution.

Aussi ne laissa-t-il pas à son « sujet » le temps de se défendre.

Il l'attaqua brusquement avec une violence de volonté telle que la malheureuse femme en fut, pour ainsi dire, foudroyée.

La question qu'elle tenait prête : «—Pourquoi m'appelez-vous et que voulez-vous de moi ? » s'arrêta brusquement sur ses lèvres.

Et quand, étendant le bras, le docteur lui commanda d'entrer, Charlotte sentit que toute son énergie l'abandonnait.

Elle obéit.

Après cette première épreuve, c'est encore en vain qu'elle essaya de détourner son visage afin que ses yeux ne se trouvassent plus

sous le regard pénétrant du docteur, celui-ci avait aussitôt raison de cette tentative de résistance.

Charlotte fit un mouvement automatique qui la remit face à face avec son impitoyable dominateur.

Appyani lui commanda d'approcher, et cette fois encore elle obéit, marchant par saccades, comme si elle eût eu des velléités de lutte qui s'évanouissaient à chaque pas qu'elle faisait.

—Vous allez répondre à toutes mes questions ! commença le docteur en donnant à son regard une fixité qui fit tressaillir la gouvernante.

Il insista :

—Je le veux !

La physionomie du sujet subit alors une complète métamorphose.

Son visage, ordinairement empreint d'une douce bienveillance, prit une expression rigide.

Ses traits se contractèrent.

De chaque côté de sa bouche se creusa un rictus profond ; sur le bistre de sa chair de métis apparut une pâleur mortelle et ses yeux se remplirent de menace et de haine.

C'était la fille de l'Arabe cruel et féroce qui s'éveillait en elle.

—Bien, pensa Appyani, son âme va maintenant marcher à l'unisson avec la mienne.

—Approche, approche, commanda-t-il d'une voix dure et brève, comme s'il se fût adressé à quelque fauve.

La fille de l'Arabe se replia sur elle-même, puis se redressa vivement, en une ondulation semblable à celle d'un serpent prêt à s'élançer sur une proie ou sur un ennemi.

Un instant le visage d'Appyani s'étant détourné, elle se rejeta vivement en arrière comme pour tenter de rompre le courant magnétique qui l'attirait.

Mais à cette résistance acharnée, le docteur opposait un redoublement de puissance dominatrice.

Dans ce dernier effort il réussit à regagner le terrain perdu.

Charlotte était désormais à sa merci.

A partir de ce moment la femme si dévouée à la comtesse va devenir une esclave que la volonté du maître dominera despotiquement.

Rien ne pourra la faire sortir de cette passivité qui ne cessera que si, n'ayant plus rien à apprendre d'elle, le docteur Appyani consent à rompre le courant magnétique par lequel il lui impose sa volonté.

Appyani allait donc faire subir à son "sujet" un interrogatoire des plus détaillés.

—Tu vas me dire tout ce qui s'est passé depuis que tu as quitté Paris avec tes maîtres ?

La gouvernante ne laissa paraître aucune impression.

Debout devant le docteur, elle restait immobile comme si, en paralysant sa volonté, on eût également paralysé son corps.

Pas un mouvement des muscles n'agitait son visage.

Elle avait les yeux fixes, les prunelles vagues, les paupières dilatées.

On eût dit que sa bouche allait demeurer close.

Tout à coup cependant, les lèvres s'agitèrent, s'entrouvrirent et le "sujet" répondit d'une voix brève :

—Oui ! je parlerai !

Le docteur Appyani indiqua alors une chaise qu'il avait au préalable placée en face du fauteuil qu'il occupait lui-même.

Par sa volonté il obligea Charlotte à s'asseoir automatiquement sur ce siège.

Puis, se levant, il alla appuyer le pouce de la main droite sur le front du "sujet".

—Raconte ce que tu sais ! commanda-t-il.

La gouvernante se mit à parler comme si elle eût lu une narration très circonstanciée du voyage de noce du comte et de la comtesse de Bussières.

La première partie de ce récit n'offrait qu'un médiocre intérêt.

On avait suivi exactement l'itinéraire qu'avait arrêté M. d'Anglemont.

On était parti en chaise de poste et pour épargner à la mariée les fatigues d'un long voyage fait tout d'une traite, le comte avait voulu s'arrêter chaque fois qu'on traversait une ville, afin d'y passer la nuit.

C'est ainsi qu'on avait visité successivement Auxerre, Nevers et Lyon, où l'on était resté trois jours.

Puis on avait filé sur Marseille et Toulon.

C'est dans cette dernière ville que le comte proposa de se rendre en Italie en longeant la côte jusqu'à Nice.

On avait alors pris passage à bord d'un petit paquebot qui faisait le service de Toulon à Gênes avec escalade à Nice.

Le spectacle de la mer, qu'elle voyait pour la première fois, avait fort impressionné la comtesse.

Pendant toute l'après-midi elle était restée sur le pont, admirant cette immensité de la mer bleu du firmament.

Elle paraissait s'abandonner à une longue et mélancolique rêverie, comme si, à ce spectacle grandiose, elle eût été hantée par de chers souvenirs.

Le comte s'était tenu près d'elle, lui parlant des merveilles qui se déroulaient devant eux.

Il la regardait avec une indicible expression de bonheur, cherchant dans ses yeux une réponse aux sentiments qui faisaient tressaillir son cœur, quêtant une réciprocité d'affection qui eût ravi son âme !

Ne comprenait-elle pas réellement ou feignait-elle de ne pas comprendre ?

Toujours est-il qu'elle paraissait s'abandonner, de plus en plus, à ses méditations, silencieuse et comme absorbée dans une extatique contemplation de l'Infini !

Charlotte s'était exprimée simplement comme si elle eût récité une leçon apprise d'avance.

Elle disait l'impression que lui avaient produite les premiers tête-à-tête des deux nouveaux mariés.

La jeune femme semblait suivre, sans tergiversation aucune, une ligne de conduite qu'elle se serait tracée et se renfermer strictement dans son rôle d'épouse, sans laisser soupçonner la résignation qui était au fond de son cœur.

Tout ce qu'il avait entendu jusque-là avait confirmé le docteur dans l'opinion qu'il s'était faite, au moment et même dès avant le mariage ; l'attitude de la comtesse, pendant cette première partie du voyage de noce, était bien de nature à l'entretenir dans la certitude que, malgré tous ses efforts, Mme de Bussières garderait son amour à Robert Maurel.

Aussi, impatient de se faire renseigner sur le changement qu'il avait constaté et qui l'avait si profondément remué, interrompit-il la gouvernante pour lui adresser des questions précises.

—A ton avis, demanda-t-il, à cette époque Mme de Bussières n'aimait pas le comte ?

Charlotte répondit sans hésitation :

—Elle respectait son mari.

—Simplement ?

—Oui ! prononça la gouvernante.

—Et depuis ?

La fille de l'Arabe garda le silence et, de nouveau, sa physionomie sembla prendre une expression d'énergie.

Il appuya ses mains sur l'épaule du "sujet" et l'obligea à s'asseoir.

Puis, la maintenant sur la chaise d'une main, il plaça l'autre tout ouverte sur la tête de la malheureuse femme qui se débattait.

Au bout d'un instant, il l'avait de nouveau réduite à l'impuissance, accablée, vaincue.

Elle poussa un long soupir et courba la tête, comme si elle eût succombé à un sommeil irrésistible.

Le docteur Appyani renouvela alors la question qui tout à l'heure avait troublé le "sujet".

Cette fois, la gouvernante répondit d'une voix tristement émue :

—Ce n'est pas le mari qu'elle aime, c'est le père de son enfant, dont elle subit les caresses.

Et le sang de l'Arabe, se réveillant tout à coup, elle ajouta d'une voix ironique et stridente :

—L'aimer ! lui !... Jamais !

—Que me dis-tu là ?

—La vérité. Elle n'a pas d'amour pour son mari !... Du respect ?... Oui. De l'estime ?... De l'amour ?... Jamais.

—Alors, qui donc aime-t-elle ? dit Appyani.

Charlotte répondit sans hésitation :

—Celui qu'elle adorait jadis.

—Mais tu sais bien qu'elle a repris son cœur ! interrompit avec véhémence Appyani.

—Ce cœur était rempli de plus brûlant amour. Elle a tenté de l'en arracher, elle a vainement combattu.

—L'amour est resté le plus fort et le sera toujours.

—Tu mens !

En prononçant ces mots, Appyani avait laissé échapper un mouvement de fureur qui se communiqua aussitôt au "sujet".

Charlotte éprouvait, par le fait du fluide,—les mêmes sensations qui l'homme qui la dominait.

Le sang de l'Arabe, à ce moment, bouillonna dans ses veines, et sa physionomie refléta, de nouveau, le déchaînement des fureurs criminelles dont le sang paternel avait jeté les germes en son âme.

Instinctivement, Appyani s'était rejeté en arrière.

Cet être malfaisant, d'une indomptable volonté et qui ne reculait pas devant les plus exécrables combinaisons, avait des lâchetés et des terreurs subites.

Mais l'impression qu'il venait d'éprouver n'avait duré qu'une seconde.

Et, plein de foi en la science mystérieuse que lui avait enseignée le vieillard rencontré par lui au fond de la Calabre, il ne voulait

Le Grand Anti-Grippe : VIN MORIN "CRESO-PHATES"

pas se contenter des pratiques qu'il avait jusque-là exercées sur son "sujet".

Il se souvenait des paroles du maître qui ne croyait pas, dans son enthousiasme, de limites à cette science encore ignorée des savants. Le vieillard avait coutume de dire :

— On peut tout, par la volonté, la volonté indomptable, acharnée. Aie la volonté, sache la communiquer, fais passer ton âme dans l'âme que tu veux asservir, et tu arriveras à des résultats qui déroutent ton imagination. On peut, non seulement faire agir comme automate la personne dont on a su se faire une esclave, mais on doit arriver également par son intermédiaire à lire dans la pensée d'autrui, à apprendre les choses qui font tressaillir le plus secrètement les âmes.

L'élève avait obtenu déjà des succès trop importants, pour ne pas poursuivre ses études avec l'audacieuse persévérance qu'il y apportait.

Il avait trouvé en Charlotte une nature exceptionnement préparée pour le genre d'expériences qu'il voulait faire sur la puissance de la suggestion et sur la transmission de la volonté, d'un être à un autre.

Il l'avait rendue obéissante, il la voulait lucide.

C'est par elle, se disait-il, qu'il arriverait, à un moment donné, à lire dans la pensée de la comtesse de Bussières.

N'avait-il pas même rêvé, dans son orgueil des succès déjà obtenus, de mettre ces deux natures en communication sympathique, afin de peser ainsi, d'une façon indiscrète, sur la volonté de la femme aimée ?

Pour s'arrêter à cette idée, nous devons dire qu'à partir du moment où l'amour avait pris naissance en son cœur, le docteur avait essayé de s'emparer de l'esprit de Mlle d'Anglemon, de même qu'il avait pris possession de celui de Charlotte.

Mais la jeune fille n'avait pas les qualités requises pour faire un "sujet" soumis ou lucide.

Appyani, après différentes tentatives qui toutes avaient avorté, dut se convaincre de son impuissance à dominer jamais celle dont il était follement épris.

C'est alors qu'il utilisa les prédispositions de la gouvernante pour s'en faire un instrument.

Aujourd'hui que la jalousie l'embrâsait, il voulait douter encore que la gouvernante hypnotisée lui eût dit la vérité.

Il voulait se persuader à lui-même que s'inspirant de l'honnêteté, de la droiture et aussi des devoirs à accomplir, la comtesse de Bussières avait eu l'énergie de se purifier d'un amour qui même, dans son platonisme, ne pouvait qu'être blâmable.

Il se décida donc de tenter une expérience sur le degré de lucidité de Charlotte en essayant de la mettre en communication directe avec la comtesse de Bussières.

Après avoir établi le courant magnétique entre lui et le "sujet", il prononça ces mots d'une voix ferme :

— Je vais te conduire auprès de la comtesse.

Au bout d'une seconde pendant laquelle il avait observé la patiente, il ajouta :

— As-tu entendu ?

— Oui !... répondit Charlotte avec un léger tremblement dans la voix.

— As-tu compris ce que je viens de te dire ?

— J'ai compris !

— Obéiras-tu ?

La gouvernante hésita, puis comme succombant à l'effet d'un choc qui se serait produit en elle, la malheureuse se mit à trembler.

Et c'est en donnant des signes d'une agitation qu'elle ne pouvait surmonter, qu'elle répondit :

— J'obéirai !

Le docteur commença aussitôt l'expérience nouvelle.

— Je t'ai conduite, dit-il, auprès de la comtesse ; la vois-tu ?

— Je la vois !...

— Où la trouvez-vous en ce moment ?

— Mme la comtesse est assise près de la fenêtre ; elle semble regarder par la croisée ouverte ; cependant elle ne voit rien de ce qui se passe au dehors, sa pensée est occupée ailleurs... La comtesse de Bussières est plongée dans une de ces longues rêveries qui renaissent souvent depuis son mariage.

— Elle rêve ! répéta le docteur.

— Oui, reprit le "sujet", elle songe à tout ce qui s'est passé dans son existence : elle revoit par l'imagination tout ce qui la charmait autrefois : elle se rappelle...

— Elle pense à Robert Maurel sans doute ? interrogea le docteur d'une voix sourde.

— Elle pense à lui !

— Elle le regrette ?

— Elle le pleure comme on pleure un mort qu'on a aimé ! répondit Charlotte.

— Elle n'oubliera donc jamais ?

— Elle n'oubliera pas !... Elle s'est résignée et elle prie pour celui qu'elle ne voit plus, qu'elle ne veut plus revoir !

Appyani s'interrompit à ce passage de l'interrogatoire.

Une idée venait de surgir dans son esprit :

— Tu vas lire dans l'avenir de la comtesse ; c'est en vain que tu voudras te soustraire à ma volonté ; je veux que tu m'obéisses... et je vais t'y aider.

Le docteur se mit alors à faire quelques passes magnétiques tant sur le visage que sur le crâne du "sujet".

Puis il rompit le silence par ces mots prononcés d'un ton de souveraine autorité :

— La comtesse de Bussières reverra-t-elle Robert Maurel ?

Charlotte eut un tressaillement. Ses yeux cherchèrent en vain à se détourner, mais ils demeurèrent fixés attirés par ceux du docteur.

Cette lutte cessa tout à coup. A l'agitation nerveuse succédaient, de nouveau, le calme et l'immobilité. Charlotte répondit d'une voix prophétique :

— La comtesse de Bussières reverra Robert Maurel.

Appyani fut comme foudroyé en entendant cette réponse à laquelle il ne s'était pas attendu.

Puis un sinistre sourire s'ébaucha sur ses lèvres contractées.

Le sceptique se ressaisissait, après une première impression de surprise.

Il pensait, en outre, que la science à laquelle il avait été initié ne pouvait aller jusqu'à donner à un "sujet" hypnotisé la faculté de prévoir l'avenir.

Cependant la parole prophétique que venait de prononcer la fille de l'Arabe fut pour lui comme une indication que lui envoyait le hasard.

Plus que jamais à présent il devait s'affermir dans la résolution qu'il avait prise de se débarrasser du comte de Bussières, d'abord...

C'était là le premier adversaire qu'il fallait abattre.

Besogne facile puisque le malheureux avait la plus grande confiance en l'homme qui avait décidé sa mort.

Quant à Robert Maurel, s'il revenait jamais,—ainsi que l'avait annoncé Charlotte dans le sommeil magnétique,—il ferait en sorte, lui, Appyani, que ce rival arrivât trop tard.

Il était temps qu'il rendit la liberté à celle qu'il avait tenue plus d'une demi-heure sous sa domination.

En quelques passes il l'eut promptement débarrassée du sommeil magnétique.

Mais, usant de prudence, il ne voulut pas se trouver en présence de la gouvernante lorsque celle-ci recouvrerait ses facultés.

Après l'avoir réveillée, il la tint encore sous l'influence de la suggestion pour lui commander de se retirer dans sa chambre.

Ce ne fut que lorsqu'elle eut obéi qu'il fit cesser brusquement l'état de suggestion dans lequel il l'avait maintenue jusque-là.

CHAPITRE III — PROLOGUE DU DRAME

Dès le lendemain du jour où il avait rejoint les nouveaux mariés dans les conditions que nous venons d'indiquer, le docteur Appyani se consacrait tout entier aux préparatifs indispensables pour atteindre le but qu'il se proposait.

Il allait, cette fois encore, se servir de l'intelligence que la nature lui avait donnée en partage, et appliquer les études qu'il avait faites avec le plus grand succès.

Il s'agissait de se débarrasser du comte de Bussières sans que l'on pût soupçonner que le malheureux n'avait pas succombé à une mort naturelle.

Chimiste distingué, Appyani trouverait aisément un poison qui ne laissât aucune trace ; mais il ne s'arrêterait pas, pensait-il, à cette première et élémentaire précaution.

Ce qu'il voulait surtout pour celui qu'il avait condamné, c'était la morte lente, dont la marche calculée soit marquée, chaque jour, une aggravation nouvelle.

Pour cela l'emploi d'un simple poison ne suffisait plus. Il était indispensable de trouver la formule d'une drogue qui pût jeter, dans le corps déjà affaibli du comte, le germe d'une maladie qu'il suffirait d'entretenir et, ainsi que nous l'avons dit plus haut, d'aggraver progressivement.

Or, il avait appris, de son professeur calabrais, la façon de se servir de certaines plantes, dans les proportions voulues pour arriver à son but.

Il avait fait lui-même, sur différents animaux, des expériences absolument concluantes, à ce point que le vétérinaire chargé de l'autopsie les avait déclarés morts de phtisie galopante.

Ce fut pour le docteur toute une révélation.

VIN MORIN "GRESO-PHATES" EST PRÉCONISÉ CONTRE LA GRIPPE, CATARRHES PULMONAIRES, TOUX OBSTINÉES, RHUMES OPINIÂTRES, ETC.

Agents pour les États-Unis GEO. MORTIMER & CO, 24 Central Wharf, Boston, Mass.

Il avait trouvé le poison qui ne tuait pas brutalement, mais engendrait la maladie infailliblement mortelle.

Le comte de Bussières était atteint d'une affection du cœur ; son ami le docteur l'avait à différentes reprises et sur sa demande, longuement et consciencieusement ausculté.

Il avait reconnu une de ces maladies cardiaques avec lesquelles on vit longtemps, à moins d'une complication grave.

Dans les conditions où se trouvait M. de Bussières, rien n'eût été plus facile à Appyani que de provoquer chez le malade une terminaison fatale et rapide.

Le docteur, pour la réalisation du plan diabolique qu'il avait combiné, devait agir avec patience et laisser vivre le condamné encore un certain temps.

Maintenant que l'état de Mme de Bussières venait compliquer la situation, Appyani dut faire taire en lui le désir d'en finir promptement.

Désormais, il allait donc calculer d'une façon très précise la marche de la maladie engendrée par le poison et suivre froidement les progrès du mal auquel devait succomber l'infortuné comte de Bussières.

Pendant plusieurs jours, les mariés voulurent profiter de l'arrivée leur ami pour accomplir des excursions projetées et qu'on avait remises, afin d'avoir le plaisir de les faire en compagnie du docteur.

Au surplus, la comtesse ne souffrait plus des indispositions pour lesquelles Appyani avait dû lui conseiller le repos.

Donc on était en promenade tout le jour et Charlotte était de toutes les parties qui se renouvelèrent pendant la première quinzaine qui suivit l'arrivée d'Appyani.

Le comte paraissait être revenu à un état de santé tout à fait satisfaisant.

On eût dit que le bonheur qu'il avait éprouvé à la perspective de la paternité l'avait régénéré.

Sur son visage naguère encore empreint d'une expression de souffrance, on pouvait à présent lire toutes les félicités de l'âme.

Il cherchait, disons-le, à faire partager à la comtesse les douces satisfactions qui emplissaient son cœur. Il lui parlait de l'avenir qui se préparait pour eux, et où l'enfant qui allait naître serait le lien qui les unirait, toujours de plus en plus étroitement, l'un à l'autre.

Toutes ces protestations d'un amour qu'elle ne pouvait partager, étaient pour la jeune femme autant de motifs à ces douloureuses rêveries dont avait parlé la gouvernante interrogée par Appyani.

Et de même qu'il avait constaté la joie délirante du mari, de même le docteur Appyani devinait ce qui se passait dans le cœur de l'épouse.

Sa jalousie, alimentée par la certitude que Charlotte ne l'avait pas trompé en parlant de l'amour sans cesse persistant de la femme martyre pour l'absent, sa jalousie le maintenait dans la terrible résolution qu'il avait prise.

Il avait prémédité le crime ; il s'agissait à présent de l'accomplir.

Une fois rentré dans sa chambre, il s'occupait à faire macérer, pendant la nuit, les plantes nécessaires à la composition du breuvage pernicieux.

Et pendant que le travail s'opérait, il consultait le manuscrit que lui avait donné le vieillard, afin de ne rien changer à la formule du terrible poison.

Quant il eut obtenu le résultat voulu, il jugea prudent de l'expérimenter afin de s'assurer de son efficacité.

Car il avait combiné le breuvage de façon à empoisonner peu à peu le sang du comte et à déterminer une de ces maladies dont l'issue est fatale.

L'expérience reconnue indispensable, le docteur Appyani se demanda comment s'y prendrait.

C'est alors que lui vint l'idée de se servir de Charlotte, pour cette besogne qu'il ne voulait faire lui-même.

Il avait la certitude que, cette fois encore, la fille de l'Arabe obéirait à la suggestion qu'il lui imposerait ; mais il réservait de se servir de sa puissance dominatrice sur le "sujet" asservi à sa volonté, quand il voudrait l'utiliser pour la perpétration du crime.

Pour l'instant, il lui suffirait, pour l'expérience préparatoire qu'il voulait faire, de recourir simplement à la sollicitude dont la gouvernante entourait les époux de Bussières.

Or il savait que Charlotte avait l'habitude de préparer, chaque soir, une infusion de feuilles d'oranger sauvage pour la comtesse, afin de faciliter le sommeil lent à venir et à le prolonger ininterrompu, jusqu'au matin.

Il avait approuvé cette médication de "bonne femme", un jour que Mme de Bussières, après une excellente nuit, remerciait la gouvernante de lui avoir procuré un sommeil aussi paisible.

Il conseilla à son ami de Bussières de prendre, lui aussi, une infusion semblable, que Charlotte devait préparer en même temps que celle destinée à la comtesse.

Puis il assista, un soir, à cette préparation et, usant de sa puissance magnétique, il força la gouvernante, rendue inconsciente, de sortir de la chambre où ils se trouvaient.

Il ne prit que le temps nécessaire pour verser dans le verre destiné au comte quelques gouttes du breuvage qu'il avait préparé et rappela Charlotte.

Celle-ci agit selon la volonté d'Appyani, sans se douter qu'il venait de lui faire faire le premier pas dans la voie du crime.

L'expérience réussit à l'entière satisfaction du docteur.

Le comte s'était réveillé avec une légère sensation de vertige et, pendant toute la matinée, sous l'influence d'une agitation fébrile, il se montra d'une gaieté bizarre, qui se traduisait par des rires nerveux...

L'expérience était faite.

Le résultat attendu s'était produit.

Il ne restait plus qu'à suivre, à pas mesurés et lents, cette voie fatale au bout de laquelle se trouvaient l'affaissement physique et moral, le dépérissement et la mort !

Désormais les jours du comte de Bussières étaient comptés.

Chaque soir, le docteur versait dans un petit flacon les gouttes de poison, et au moment où Charlotte devait s'introduire dans la chambre de M. de Bussières, il s'emparait d'elle par la puissance magnétique et par sa volonté l'attirait dans sa chambre.

Après lui avoir remis le flacon, il l'accompagnait, — la tenant toujours sous sa domination, — jusqu'à ce que, par la porte entr'ouverte, il l'eût vue exécuter les ordres qu'il lui avait communiqués par la pensée.

La gouvernante s'approchait doucement du lit et, après s'être assurée que le comte dormait profondément, elle versait le contenu du flacon dans la potion, puis elle retournait auprès d'Appyani pour le lui rendre.

Alors le docteur la débarrassait du fluide magnétique.

Il pouvait voir ensuite la gouvernante, revenue à son état normal, réveiller le dormeur avec précaution, lui présenter la potion et insister pour qu'il l'avalât jusqu'à la dernière goutte.

Le même manège se renouvelait toutes les nuits.

Et chaque jour, ainsi, le docteur pouvait suivre l'effet du poison sur le malheureux qu'il assassinait lentement, froidement, sans pitié ni miséricorde.

Le comte s'affaiblissait visiblement.

Néanmoins il avait, jusque-là, voulu lutter contre les défaillances physiques.

Malgré les instances de sa femme, il s'obstinait à se tenir levé pendant le jour, à prendre ses repas à table et même à faire quelques pas de promenade, pour "boire du soleil", comme il disait avec un pâle sourire.

Mais il semblait malheureusement trop certain que le moment n'était pas éloigné où il lui faudrait garder le lit.

La comtesse s'effrayait de ces symptômes ; elle se hasarda, timidement, à demander au docteur s'il ne pensait pas qu'il serait prudent d'appeler quelque médecin en consultation.

Loin de se montrer blessé dans son amour-propre, Appyani se hâta d'approuver ce désir.

Mais comme il avait besoin de quelques jours pour donner au poison dont il avait saturé le malade, le temps de disparaître sans laisser de traces, il objecta que les médecins italiens, ses compatriotes, lui inspiraient peu de confiance.

À Paris, au contraire, on trouverait les princes de la science médicale qui sauraient mieux que lui, peut-être, découvrir la cause mystérieuse du mal qui menaçait de tuer le cher malade.

Le voyage, il est vrai, était long et pénible ; mais, ajoutait Appyani :

— J'affirme que le comte ne court aucun danger immédiat ; et je pense très fermement que nous pourrions bientôt nous occuper des préparatifs du départ.

CHAPITRE IV — RETOUR A PARIS

Il fut donc décidé qu'on se mettrait en route dès que le comte serait tout à fait en état de supporter le voyage, sans de trop grandes fatigues.

Le docteur, qui menait toute cette combinaison avec une précision mathématique, pouvait à son gré, avancer ou retarder ce départ.

S'il avait conseillé jusque-là de prolonger le séjour en Italie, c'était, ainsi que nous l'avons dit, pour compléter entièrement son œuvre criminelle et pour en faire disparaître les preuves.

L'affection cardiaque du comte de Bussières était devenue, grâce aux coupables manœuvres de son bourreau, incurable et mortelle.

(A suivre.)

FEUILLETON DU "SAMEDI", 9 MARS 1901 (1)

LA DAME BLANCHE

EPILOGUE

LA FÉE D'AVENEL

LXXX. — LA SOUFFRANCE DE LA FAIM

(Su te)

Les aboiements d'un chien attirèrent son attention. La fille d'Ellen Mercy ne tarda pas à apercevoir une ferme basse, à demi cachée derrière un pli de terrain qu'il empêchait de l'apercevoir plus tôt.

Alors Marguerite fit halte.

En se montrant, ne courrait-elle pas le risque de voir s'accroître ses malheurs ?...

Mais la faim qui la tenaillait était trop atroce.

Les paysans établis là ne voyaient jamais âme qui vive.

Ils étaient à plusieurs heures de marche de tout lieu habité.

—Le chien aboie bien fort, fit une voix chevrotante à l'intérieur de la ferme. Qui dont peut venir par ici ?

Une vieille femme se dressa avec aigreur de l'escabeau sur lequel elle était assise.

Elle entr'ouvrit la porte.

Et posant sa main flétrie au-dessus de ses yeux, elle regarda devant elle...

—Je ne vois personne, murmura-t-elle. Pourtant ce ne n'est pas pour rien que le chien a aboyé avec tant de persistance.

Elle pensa que ce pouvait être, du côté de la forêt, quelque chasseur lancé à la poursuite du gibier, et elle se disposa à gagner une petite élévation du sol d'où elle pouvait voir plus loin.

Elle aperçut alors, toute seule, une jeune fille, presque une enfant, trébuchant à travers les sillons.

LXXXI. — UN MORCEAU DE PAIN

La vieille avait eu un moment de vive surprise en voyant une fillette se diriger seule de son côté.

Marguerite avait, de son côté, aperçu la vieille.

Il semble que les êtres sur qui les années ont fait peser leurs épreuves doivent être plus compatissants.

Aussi la vue de l'habitante de la grange encouragea-t-elle un peu l'enfant d'Ellen Mercy.

La matrone la regardait s'approcher de ses yeux ravinés.

Marguerite fut bientôt auprès d'elle.

—Madame, balbutia-t-elle, je suis égarée, perdue.

Et une parole qui trahissait bien le désarroi de son être vint à ses lèvres toute seule, une parole que son ingénuité lui montrait en outre comme devant, plus que toutes, attendre la femme qui se trouvait devant elle.

Ce fut :

—J'ai faim.

L'œil de la vieille scruta les traits de l'enfant. Et son cœur racorni ne s'émut pas !

Puis, rapidement, elle étudia, inventoria son costume.

Elle en remarqua la coupe simple, il est vrai, mais reconnut de suite la qualité supérieure des étoffes.

Un nœud de ruban resté sur le côté de sa robe révélait les recherches ordinaires de costume des jeunes filles nobles.

Il s'était donc passé quelque événement tragique peut-être dans la famille de celle-ci ?

A moins qu'elle ne se fût enfuie de chez elle.

—Vous habitez probablement un château près d'ici ? interrogea-t-elle.

—Hélas ! non, je... répondit Marguerite.

Et elle s'arrêta brusquement, n'osant regarder son interlocutrice, ayant peur qu'elle ne devinât la vérité et ne la livrât à ses précédents geôliers.

L'autre vit son trouble.

—Toi, tu t'es enfuie de chez tes parents, pensa-t-elle.

Et elle mourait de faim, disait-elle par surplus.

Après l'esclandre que la fillette venait vraisemblablement de faire, elle se trouvait donc doublement à sa merci.

—Elle consentira à tout, plutôt que d'être ramenée auprès de son père, pensa la vieille qui songeait déjà à profiter de la situation de l'enfant.

« Et pourvu que je lui donne un morceau de pain, j'en ferai ma domestique et celle de mes hommes, en attendant plus et mieux. Servie par une fille noble, eh ! eh ! cela me changera un peu.

La grange était solitaire, loin de tout et de tous.

Si l'on venait à y découvrir néanmoins la jeune voyageuse, elle répondrait qu'elle avait agi seulement par charité, l'adolescente ayant refusé de lui fournir aucune indication.

Elle voulait en faire d'abord sa servante : inutile par conséquent de la traiter avec égards.

—Tu as faim ? fit-elle.

—Oh ! oui ! exhala Marguerite.

—Et tu serais bien contente que je te donne un morceau de pain ?

La fille d'Ellen joignit les mains.

—Je vous en remercierai à genoux.

—Mais le pain est coûteux, la récolte de seigle et de froment n'a pas donné cette année, reprit la vieille.

Dans un calcul inhumain, elle escomptait l'exaspération du besoin, l'attente aussi prolongée chez l'enfant.

—Je ferai ce que vous voudrez, je vous servirai pour vous dédommager, balbutia Marguerite qui sentait son âme s'en aller. Mais, j'ai bien faim !

—Viens donc, accorda la vieille. Et tâche de ne pas me faire repentir de ma bonté.

Elle franchit le seuil de la ferme, suivie de l'enfant.

Se dirigeant vers la huche juchée en haut contre le mur, elle coupa avaricieusement un morceau de pain le plus dur qui s'y trouvait, et elle le tendit à l'enfant.

La fille d'Ellen Mercy le prit avec avidité. Ses dents affamées entamèrent la croûte coriace.

Son regard se dirigea de nouveau vers la huche, son regard plus éloquent qu'une prière.

—Il faut se rationner quand on est resté longtemps sans manger, grommela la paysanne.

La jeune fille ne répondit rien.

Elle avait encore faim : cependant, le peu qu'elle venait de prendre semblait avoir fait redescendre la vie en elle.

Pourtant, comme elle était très fatiguée, elle se laissa aller sur un escabeau.

Des larmes montèrent à ses yeux.

Mais elle aperçut les regards de la vieille paysanne avidement attachés sur elle.

Et elle se dressa, afin de se détourner, ne pas laisser voir ses pleurs.

—Tu t'ennuies à ne rien faire, fit la vieille hypocritement. La jeunesse a besoin de mouvement. Prends le balai là-bas dans ce coin, et nettoie cette salle.

« Ça te distraira un peu.

Marguerite appuya la main sur son cœur.

N'avait-elle pas proposé à la paysanne de lui tenir lieu de servante en échange du morceau de pain qu'elle lui avait donné ?

Et dans l'effort nerveux qu'elle fit pour obéir, elle résorba, dévora ses larmes qui ne coulèrent point.

LXXXII. — CENDRILLON

Le soir arriva.

Le chien resté au dehors aboya joyeusement.

—Ce sont les hommes, annonça vieille.

Un instant après, des lourds retentirent à l'extérieur.

—Reste-là, ordonna la paysanne en s'adressant à Marguerite, je vais leur parler afin qu'ils ne te renvoient pas.

Une porte d'étable grinça, cria « les hommes » rentrant leurs bêtes de labour. Puis le seuil de la salle où la fille d'Ellen Mercy était restée se rouvrit et la vieille reparut, suivie de deux paysans.

La taille du premier, voûtée par la prostration de toute une vie sur la terre, présentait les marques de décrépitude de ceux qui travaillent à toutes les intempéries ; les yeux du second, âgé de vingt ans à peine, brillaient de l'éclat métallique qu'ont les fauves des bois.

Les paysans considéraient la jeune fille éclairée par les flammes. Marguerite avait eu peur en les voyant entrer.

(1) Commencé dans le numéro du 14 avril 1900.

Si vous toussiez prenez le - - - BAUME RHUMAL

Tournée à demi, elle n'osait les regarder.

Pourtant elle commençait à se rassurer... Elle se disait qu'on n'aurait sans doute pas l'inhumanité de la renvoyer à un pareil moment.

La paysanne plaça des écuelles sur la table, y versa une espèce d'épais brouet de pain et de farine de seigle.

Elle présenta celle qui en contenait le moins à la jeune fille.

— Mange encore, dit-elle.

Le ton avec lequel elle venait de parler était brutal, hargneux, comme si elle « plaignait » le peu de nourriture qu'elle lui présentait.

La fille de lord Somerset et d'Ellen Mercy prit timidement l'assiette et courba la tête, souffrant de l'accent malveillant de la vieille paysanne.

Mais, enfin, on ne voulait sans doute pas la renvoyer, puisqu'on l'admettait au repas du soir.

Et elle porta à sa bouche la nourriture grossière qui allait finir d'apaiser sa faim... Elle se disait :

— Demain, je serai assez forte pour repartir. Je demanderai ma route à ces gens dont mon travail a payé la taciturne hospitalité, et j'irai... tant que Dieu voudra.

Elle repartirait le jour suivant, avait-elle pensé. Pauvre enfant, qui escomptait le lendemain !...

Ce lendemain arrivé, une voix rude réveilla la fille d'Ellen.

Le soleil était déjà sur l'horizon, et elle dormait encore à poings fermés... Après les émotions, les épreuves des jours et des nuits précédents, elle avait tant besoin de repos !

Marguerite, encore dans le trouble d'un sommeil pesant, coupé de soubresauts, passa la main sur ses yeux, regardant autour d'elle.

Elle reconnut la paysanne qui l'avait accueillie le jour précédent.

— Debout ! dit celle-ci avec aigreur. Cela fait du mal à la jeunesse de dormir trop longtemps.

La jeune fille quitta la couche où elle avait dormi.

La vieille, après le repas, le vieux paysan avait jeté silencieusement une botte de chaume dans un recoin, sorte de pièce étroite située entre deux murailles.

— Les hommes veulent bien consentir à te garder par charité, avait alors annoncé la veille. Voilà ton lit. Tu n'auras qu'à étendre de la paille, et tu dormiras là mieux que dans la plume.

Après les deux nuits précédentes passées en plein air, dans la forêt, l'enfant avait accepté avec reconnaissance cette couche grossière.

Mais on ne lui permettait pas d'en profiter selon ses besoins.

Les paysans venaient de s'éveiller, eux.

Et sans souci de l'âge de l'enfant, de l'épuisement qui la prostrait encore, ils avaient jugé qu'elle devait se lever aussi.

Marguerite rattachait ses cheveux dénoués pendant son sommeil.

— Tu te feras belle plus tard, grommela la vieille. Il faut allumer le feu pour préparer le déjeuner des hommes.

L'enfant, élevée au milieu de tendres soins au manoir de Claymore, était donc réellement devenue une servante de ferme ?

La paysanne lui montra des brindilles auprès de l'âtre.

Puis elle ajouta :

— Déterre la braise qui se trouve sous la cendre. Tu mettras alors la poignée de menues branches au-dessus et tu souffleras sur la braise.

L'enfant obéit silencieusement... pauvre petite Cendrillon !

Mais elle ne réussissait pas.

La vieille la poussa alors brutalement et la fit tomber à genoux.

— Là, approche-toi maintenant et souffle.

Les larmes au yeux, Marguerite exécuta l'ordre ainsi donné.

Elle parvint à éveiller enfin une petite flamme sous la cendre qui avait volé sur les cheveux et dans les yeux de l'enfant... Les brindilles crépitèrent.

La vieille y ajouta d'autre menu bois, grommelant contre la maladresse et la lenteur de sa servante.

— Allons, débrouille ! gronda-t-elle. Mets du gros bois.

Tandis que le restant du brouet de vieille commençait à chanter sur le feu, elle reprit méchamment, en regardant du côté des hommes qui venaient de reparaitre :

— Il faudra bien, pourtant, que tu nous racontes ton histoire.

Les épaules de l'enfant se serrèrent, sa tête se courba, ayant peur, avec de telles gens, de ce qui adviendrait sans nul doute après.

La paysanne constata de nouveau la crainte qu'elle avait déjà remarqué la veille chez la malheureuse exilée.

La menace de la mégère de l'obliger à raconter les événements qui l'avaient conduite auprès d'eux, le regard des rustres, tout cela lui faisait peur. Et elle se disait que lorsque les deux hommes se seraient éloignés, elle se remettrait en route sans plus attendre.

Maintenant elle n'osait pas.

Elle aurait craint d'être arrêtée, rattrapée par eux.

Comme le jour précédent, elle eut sa part, sordidement mesurée, de bouillie de seigle.

Puis les hommes reprirent leurs bêtes de labour et sortirent.

L'enfant était seule avec la vieille : elle allait donc pouvoir quitter cette maison qui, maintenant, lui faisait peur.

LXXXIII—TRISTE SERVAGE.

Marguerite avait attendu ce moment pour reprendre son voyage. — Je vous ai servie de mon mieux, dit-elle alors à la mégère dès qu'elle fut seule avec elle. Je vais à présent vous remercier et reprendre ma traite.

L'autse ricana :

— Eh ! eh ! la belle, on voit que tu ne sais pas ce que les moissons coûtent à lever et à mûrir. D'ailleurs tu ne peux t'en aller sans nous apprendre ce qui t'a fait te jeter ainsi dans les forêts... comme si tu avais eu peur qu'on ne te retrouve ?

Et pour achever de terroriser l'enfant :

— Les gens de la reine risqueraient de nous chercher noise. Nous ne pouvons te laisser partir sans que tu nous aies tout appris, afin de te reconduire, s'il y a lieu, vers les officiers de justice qui te ramèneront ensuite chez tes parents.

Marguerite pâlit.

Elle se vit retombant dans les griffes de ceux auxquels le chevalier français l'avait arrachée, et condamnée peut-être à un sort encore pire.

— Plus tard, je vous dirai tout,—balbutia-t-elle, ne songeant qu'à éloigner ce moment redouté.

Et elle résolut d'attendre un instant où la vieille paysanne serait occupée, pour se jeter au dehors.

Mais la paysanne ne la quittait pas.

— Ce sera pour cette nuit,—pensa l'enfant.

Retirée dans son réduit, elle ne s'endormit pas, attendant que plusieurs heures se fussent écoulées.

Alors elle quitta doucement l'espèce d'*in-pace* qui lui avait été désigné et voulut gagner sans bruit la porte extérieure.

Mais le chien fit entendre un grognement.

La vieille fut aussitôt debout ainsi que son fils.

— Eh bien !—siffla la mégère,—on veut donc fausser la politesse aux gens sans même les remercier ?

Marguerite bégaya une explication, mais la vieille lui désigna son réduit. Elle était prisonnière.

— Tommy,—fit la paysanne,—pour empêcher cette petite de faire quelque sottise, tu coucheras à la porte de son logis.

Dès ce jour, l'existence de l'infortunée devint un véritable servage.

Il n'était pas de travaux trop durs, ni trop rudes, ni trop avilissants pour elle ; au contraire !

La nuit, Tommy, le jeune paysan, s'étendait à l'entrée du réduit où elle couchait.

Et tandis que les jours se succédaient dans la ferme où tous lui causaient une égale terreur, la pauvre Marguerite, l'âme en deuil, n'espérant plus en Dieu ni aux hommes, s'habitua à croire au malheur, à l'anéantissement de tout.

LXXXIV. — AMIS FIDÈLES

Dans ses moments de plus grande tristesse, la fille d'Ellen Mercy pensait invinciblement au vicomte de Mercourt.

— Hélas !—se disait-elle,—le noble gentilhomme gémit sans doute dans quelque cachot, avec toutes les aggravations de peines causées par sa courageuse résistance.

La jeune fille ne se trompait pas.

Henri de Mercourt était toujours enfermé dans une des obscures cellules de la première section de la Tour de Londres.

Capturée elle-même, cloîtrée en quelque sorte dans cette ferme perdue en un lieu où jamais nul étranger ne venait, elle n'avait que la prière à employer pour lui.

Mais d'autres, plus forts, essayaient d'agir durant ce temps.

Fabers le corroyeur et Martial avaient attendu, durant quelques jours encore, le retour ou plutôt des nouvelles du vicomte de Melcourt ?

Ni l'un ni l'autre ne doutaient du récit fait par le portier de la maison, vide maintenant de Stewart Bolton.

Le tronçon d'épée rapporté par l'artisan était une preuve complémentaire.

Le corroyeur vint tristement annoncer à Martial le résultat négatif d'une démarche auprès du gardien de la maison.

— C'est bien, murmura le Breton après l'avoir écouté, nous ne pouvons en douter, l'ordre a été donné évidemment de ne rien révéler de ce qui touche à mon maître. Il m'a tiré de la prison où l'on

CHOCOLAT HÉRELLE

{ Par demi-livres et quarts. — Quatre qualités. — Croquettes. Chocolat Rapé, Cacao Soluble. — Tablettes-Déjeuner, Napolitains. **LE MEILLEUR DU MONDE ET LE MOINS CHER.**

m'avait enchaîné ; c'est à moi qu'il appartient aujourd'hui de faire pour lui ce qu'il a fait pour moi-même.

—Mais vous êtes impotent, objecta l'artisan. Vos jambes brisées par les brodequins et les coins de fer ne peuvent plus guère vous porter, alors que vous sembliez aller mieux dernièrement.

« C'est l'inquiétude, l'insomnie et la fièvre qui sont causes de votre aggravation de mal. Vous ne pouvez résister à la fatigue.

—Fabers, c'est la claustration, l'immobilité qui me sont nuisibles. L'air du dehors revivifiera mon sang.

Rien n'avait transpiré au dehors au sujet de la présence du Breton dans la maison. La vieille servante, impénétrable, n'avait commis aucune imprudence ni soufflé mot à âme qui vive.

Martial ne bougeant pas de sa chambre, aucun indice ne pouvait donner l'éveil aux limiers de Somerset.

Mais une fois dehors ? Le courageux écuyer allait être livré à tous les hasards. C'est ce que redoutait Fabers.

Il exprima à Martial ses craintes, augmentées de celles que lui inspirait son état.

—Rassurez-vous, répondit le Breton, le mal que m'ont fait les tourmenteurs du lord-duc deviendra ma sauvegarde.

Et souriant de nouveau, du sourire des résignés héroïques, il montra, en un coin, une planche provenant d'une étagère de la boutique du corroyeur.

—Cette planche est assez large pour me permettre de m'y accroupir. Des courroies y assujettiront mes jambes et l'attacheront à ma taille, ainsi que le font les culs-de-jatte qui demandent l'aumône sur le grand pont de la Cité.

Et avec un geste de puissance réelle ?

—Je serai trop bas, trop près de la terre, la mère nourricière des humains, pour que les gens de Somerset viennent me dévisager.

Et il se mit à confectionner lui-même le siège, le traîneau de misère et de souffrance sur lequel Martial se préparait à aller affronter l'œil inquisiteur des agents et la puissance de Somerset.

LXXXV. — A LA RUE

En sa qualité de corroyeur, Fabers avait monté solidement l'espace de plate-forme sur laquelle Martial, accroupi, et se traînant à la force des poignets, devait se hasarder dans les rues de Londres.

Lorsque le siège fut prêt, Martial y croisa ses jambes malades et fixa autour de lui les courroies installées par l'artisan.

Appuyé sur ses mains, comme un être incomplet, il essaya de se mouvoir à travers la chambre.

Le soir venu, instruit par ses nombreuses expériences de la journée, il était arrivé à posséder plus d'adresse.

—Je sais me mouvoir désormais, dit-il. Je vous quitterai demain.

Et la résolution imprimée sur ses traits, il ajouta :

—L'écuyer Martial Dacier va disparaître de ce monde et devient désormais Patrick l'infortuné cul-de-jatte.

Le lendemain, avant l'aube, l'écuyer du vicomte de Mercourt quitta le lit où il reposait.

Il devait sortir de la maison du corroyeur alors qu'il ferait encore nuit. Leur sécurité mutuelle exigeait qu'on ne le vit pas lorsqu'il partirait...

Martial avait toujours en sa possession la somme que son maître, le seigneur de Kervien, lui avait remise avant le moment où ils devaient tous s'embarquer pour la France.

Non seulement cette somme était actuellement inutile au Breton, mais elle pouvait devenir dangereuse, si on venait à la découvrir sur lui, dans le métier qu'il allait faire.

Il prit cet argent et mit de côté quelques menues pièces : puis, s'adressant à à son hôte :

—Je ne vous offre pas de vous indemniser de mon séjour chez vous, ami Fabers,—dit-il. Mais tout ceci m'est inutile et pourrait même devenir périlleux pour moi. Ce que je conserve me suffira amplement... en attendant que j'aie fait recette.

Fabers serra dans son coffre le dépôt que Martial lui confiait. Et frappant sur le bois bardé de fer :

—Que vous vous présentiez de jour ou de nuit, il sera toujours là à votre disposition.

Martial mangea avec une sorte d'appétit joyeux.

Les ténèbres qui pesaient sur la ville commençaient à s'éclaircir.

—Il est temps de revêtir mon harnais, prononça le Breton.

Il s'accroupit sur la planche garnie de larges et souples courroies.

Son regard se fixa sur une sorte de couteau de chasse, à lame courte mais épaisse, suspendu sur le côté du buffet.

Fabers s'en aperçut, le décrocha et le lui tendit en disant :

—Prenez-le, il pourra vous servir.

Un éclair brilla dans l'œil du Breton, et ses doigts se serrèrent, avec un frémissement joyeux, autour du manche de corne.

—Et maintenant, adieu ! dit-il avec résolution.

Dans un effort nerveux, Martial se laissa glisser dans la rue.

Les poignées de bois, dont il s'était muni, résonnèrent sourdement contre le sol...

Fabers, restés debout sur la porte entr'ouverte, le suivit du regard. La forme trapue, écrasée, du cul-de-jatte disparut bientôt dans la pesanteur de la nuit qui noyait la terre.

Le bruit inégal et pénible des poignées de bois s'élevait seul, de plus en plus lointain.

Il cessa bientôt de se faire entendre.

Martial venait de tourner l'angle de l'église. Il allait de nouveau affronter la vie !...

LXXXVI. — LE CUL-DE-JATTE

L'endroit s'appelait le Pont des Truands à cause du nombre des mendiants, infirmes, loqueteux de tout âge, de tout genre et de tout sexe qui s'y rendaient, afin d'exploiter, sur ce passage, la charité publique.

Parvenu à la tête du pont, Martial il fit halte un moment, passa une de ses sur son visage où il essuya de la sueur qui y perlait.

Il examina les deux côtés du pont, et, ébranlant de nouveau sa masse recroquevillée, alla s'échouer définitivement au pied d'un des montants de l'énorme chapente.

Le cul-de-jatte demeura un instant immobile à son coin.

Il était affreusement pâle, ses lèvres elles-mêmes étaient toutes blanches.

Des élancements aigus traversaient ses jambes écrasées par le poids de son corps et comprimées entre les courroies.

C'était l'effet du repos.

Hélas ! son apprentissage du métier de cul-de-jatte se révélait plus dur qu'il ne s'y était attendu.

Il était temps. Le Breton était à bout.

Les mendiants espacés sur le pont égrenaient leur supplications éplorées.

Un passant laissa tomber son regard sur le cul-de-jatte, qui, affalé contre la paroi du pont, ne mêlait pas sa voix au concert de ses voisins.

Martial crut discerner un étonnement dangereux chez cet homme.

Il porta la main au chapeau élimé qui le couvrait.

—La charité, par pitié ! fit-il en le tendant au piéton.

Celui-ci eut un brusque mouvement.

Il lui semblait reconnaître cette voix.

Mais il se rassura. Que pouvait avoir de commun ce cul-de-jatte, avec l'homme que son accent venait de lui rappeler ?

Et puisant, dans la poche de cuir qui pendait à sa ceinture, une menue pièce de monnaie, il la laissa tomber dans le chapeau du mendiant et poursuivit son chemin.

Martial frémit.

Le passant qui venait de lui accorder cette aumône n'était autre que le tourmenteur de la Tour de Londres, l'homme qui, sur les ordres de Somerset, avait tenaillé sa chair avec tant de férocité.

—Lui ! lui ! pensa le Breton. N'est-ce pas Dieu qui l'a placé sur ma route... lui à qui nul détour n'est inconnu dans la funèbre prison où mon malheureux maître m'a remplacé, mon maître dont il connaît sûrement la captivité.

En même temps, il chercha à le suivre du regard.

Mais, accroupi au ras du sol ainsi qu'il l'était, il l'eut bientôt perdu de vue.

Martial songea alors au mouvement de surprise du tourmenteur lorsqu'il avait entendu sa voix.

—Il l'a reconnue, pensa-t-il, mais l'inspection de mes traits ne lui a rien dit. L'épreuve que je viens de faire sans le vouloir était dangereuse ; mais elle est concluante. Le cul-de-jatte du pont des Truands ne peut évidemment être le même homme que le prisonnier évadé des souterrains de la Tour de Londres.

D'autre part, il lui semblait toujours que des aiguillons enflammés traversaient ses muscles.

Et il avait besoin aussi de tenir ses lèvres closes pour ne pas laisser entendre des gémissements qui auraient trop vivement attiré l'attention sur lui.

Ce que fut cette journée est effrayant.

Parfois Martial regardait le fleuve, se demandant s'il n'allait pas s'y précipiter.

La nuit arriva enfin, venant mettre un terme au supplice intolérable de l'infortuné.

Les piétons se faisaient rares : les mendiants quittaient leur poste les uns après les autres.

Trois d'entre eux s'éloignèrent ensemble.

Martial ne savait où aller passer la nuit.

Il supposa que ces professionnels de la mendicité regagnaient un taudis où logeaient les gens de leur espèce.

Il résolut de les suivre.

A présent l'ombre enveloppait le pont, jetant sa pesanteur lucide sur le fleuve au-dessous de lui.

Le Breton reprit les patins qui protégeaient ses mains contre le contact direct du sol.

Au premier mouvement qu'il fit, ce qu'il ressentit fut tellement violent qu'il ne put retenir un gémissement, presque un cri d'angoisse.

—Oh ! fit-il, je ne puis pourtant pas demeurer ici.

Cramponnant alors, avec un effort affolé, ses mains aux charpentes du pont, il tira son corps en avant.

Un halètement sourd et rauque passait entre ses mâchoires affreusement contractées.

Il arriva ainsi au bout du pont.

Le claquement saccadé des patins et de son siège d'angoisse s'élevait dans la nuit.

Les mendiants qui le précédaient s'arrêtèrent, prêtant l'oreille.

—C'est le cul-de-jatte, dit l'un d'eux.

Et ils reprirent leur marche.

Les artères les plus animées des grandes villes avoisinent souvent des repaires immodés.

Les trois mendiants, aux pas desquels Martial s'était attaché, suivaient une ruelle aux détours capricieux.

Elle devenait de plus en plus étroite, s'insinuant entre des maisons de plus en plus basses et lépreuses.

Des groupes de deux ou trois personnes, des couples stationnaient de loin en loin, obstruant entièrement le passage et dévisageant tous les nouveaux venus.

Sans être précisément placés là en sentinelles, les individus croisés dans la rue par les trois mendiants veillaient à ce que nul intrus ne s'introduisit dans ce quartier de la ville, qu'ils considéraient comme leur domaine, un royaume où les gens de la reine eux-mêmes n'aimaient pas à se hasarder.

Les mendiants, dont la silhouette guidait Martial, prononçaient alors quelques paroles, sortes de mots de passe, et continuaient tranquillement à avancer.

Derrière eux, le Breton, trébuchant à chaque pavé, soutenu par une frénésie désespérée et muette, continuait à se traîner.

Il arriva en face des gens qui barraient la rue.

Ceux-ci le considérèrent à leur tour.

Martial les aperçut à peine dans le brouillard qu'il avait devant les yeux, toutes ses facultés tendues vers l'ombre des trois mendiants qu'il avait résolu de suivre jusqu'à la chute finale dans l'espoir d'un abri, — d'un abri sûr, car il avait entendu parler de la solidarité de ces hommes.

Il ne prononça aucune parole, s'acharnant à soulever son corps avec tout ce qui lui restait d'énergie.

Les autres ne l'arrêtèrent point.

C'était un cul-de-jatte, un râleur de vase, ce n'était pas la peine de l'interroger ; il était de droit membre de la confrérie et avait droit de cité.

On s'était écarté, le laissant aller, trébuchant à chaque ornière.

A un dernier coude, Martial aperçut une lanterne rouge.

On aurait dit une flaque de sang lumineuse.

Il vit trois hommes passer devant.

C'étaient les mendiants du pont des Truands.

Le Breton tendit son cou, sa tête exsangue se crispa et ses patins de bois, le carcan sur lequel il était enchaîné, résonnèrent plus convulsivement sur le pavé.

Le fils de l'intendant du manoir de Kervien se trouva devant une porte étriquée, ouverte dans une ogive gothique éventrée.

La lanterne au verre épaissi de crasse durcie et huileuse éclairait, vaguement, de sa lueur sanglante, deux marches usées qui conduisaient à cette porte.

—Le calvaire ! murmura Martial.

Il prit ses patins entre ses dents, ayant besoin de mordre pour ne pas crier.

—A... ââh ! grinça-t-il.

Et il planta ses doigts dans les angles de la pierre pour se hisser à l'intérieur.

Il y parvint sans savoir comment.

Une salle étroite se trouvait sur la gauche, la nuit qui y régnait trouée par la flamme d'une chandelle.

Martial reprit ses patins, recommença à traîner son siège, son pilori mouant, qui râclait les dalles, le malheureux n'ayant pas la force de le soulever, se dirigeant vers cette salle.

Au bruit, un homme à la carrure massive, à la barbe hisurte, parut sur le seuil, regarda le cul-de-jatte.

—Que veux-tu, toi ? interrogea-il avec rudesse.

Martial entr'ouvrit la bouche.

Mais il réfléchit à temps et ne parla pas, se contentant de porter la main à sa tête pour faire signe qu'il voulait dormir.

—Tu réclames la paillasse, compris, bougonna l'homme. Cul-de-jatte et muet, c'est complet. Ici au rez-de-chaussée ou au premier ?... Choisis ?

Il montrait une porte à deux pas de là.

Sans un geste, n'ayant de la force que pour l'impulsion mécanique qui le soutenait, Martial, le corps déjeté, marcha vers cet endroit.

C'était un réduit étroit, un caveau plutôt, sorte de niche pour trois ou quatre dormeurs à peine, avec un peu de paille étendue à terre.

Le Breton se tordit jusqu'à cette paille.

La porte ouverte du réduit éclairait l'intérieur.

Au dehors, le logeur attendait...

Lorsqu'il vit le pauvre Martial atteindre le fond, il referma la porte sans un mot.

Martial se trouvait plongé dans les ténèbres.

Il était seul.

Alors, d'un coup violent, avec une sorte de frénésie rauque, désespérée, le malheureux fit sauter les boucles des courroies qui le martyrisaient.

Ses jambes gonflées, durcies, échappèrent aux liens qui les broyaient affreusement.

Et il tomba sur la paille...

Il resta là à la renverse, des râlements sourds dans la gorge, sur la couche où il s'était affalé, comme mort, dans son trou d'ombre, pareil à un sépulcre.

LXXXVII. — LA SAINTE PÈGRE

Martial était resté longtemps dans cet état de torpeur écrasée.

Ses jambes tuméfiées, gonflées à éclater, lui semblaient de plomb, — du plomb fondu, brûlant, corrodant ses fibres.

—Ah ! murmurait-il par moments, c'est trop ! c'est intolérable. Oh ! les chiens qui me déchiquètent... qui me broient les os !

Il exhalait cela en un demi-délire, l'excès insoutenable de la souffrance mettant, devant son cerveau, des bandes de chiens au poil hérissé se disputant ses membres dans lesquels leurs crocs s'enfonçaient.

La nuit s'avancait

Dans la fièvre qui l'assommait, il finit par s'endormir.

Son corps, incapable de servir plus longtemps d'aliment à la douleur, trouvait enfin son repos dans une sorte d'anéantissement morbide.

Il dormait... Mais de quel sommeil, jusqu'à ce que le sang, qui recommençait à circuler dans ses veines, eût expulsé les parties qui s'y étaient coagulées.

Alors, un peu de bien-être, — tel un coin du paradis après les fureurs de l'enfer, — s'insinua doucement en lui, et un rêve meilleur posa ses ailes sur son esprit.

—Je suis donc parvenu à dormir, fit-il plusieurs heures après. Allons, la nature a repris ses droits. Elle me rappelle ma tâche.

Il sentit quelque chose de dur dans la poche de sa casaque.

C'était un morceau de pain que la vieille servante du corroyeur lui avait remis la veille avant qu'il s'en alla.

Le Breton porta le pain à sa bouche.

Il était sec. Cependant il le mangea avec avidité : il y avait plus de vingt-quatre heures qu'il n'avait rien pris.

Son misérable repas terminé, il voulut se lever, retourner au pont des Truands où il devait se montrer encore pour jouer le rôle auquel il s'était voué.

Et il essaya de replier ses jambes sur le coussin qui recouvrait le carcan.

Le mouvement qu'il fit réveilla violemment la sensibilité assoupie de ses membres.

Martial voulut passer outre, dominer le mal, et ressentit au cœur un coup si brusque qu'il crut qu'il allait s'évanouir.

Il dut y renoncer.

Ses mains se joignirent dans un spasme de désespoir, tandis qu'il murmurait :

—Serai-je donc contraint de demeurer ici ?...

Il sentait à présent courir dans ses jambes les lames de feu qui l'avaient si affreusement martyrisé la veille.

Les heures passaient.

Brusquement la porte s'ouvrit, et l'homme qui l'avait introduit dans ce caveau, lorsqu'il s'était présenté, se montra.

—Eh bien ! assez dormi, je crois ! grogna-t-il.

On payait pour la nuit et non pour la journée.

Le Breton serra convulsivement les lèvres pour ne point parler.

Avec une expression de désespoir trop réel, hélas ! il secoua la tête en montrant ses jambes gonflées.

Le logeur haussa les épaules avec mépris.

Le muet, — il croyait que Martial l'était, — payait son apprentissage ; et il était probablement condamné à la paille pour la journée, comme un vieux cheval fourbu.

Mais lui tenait à toucher son obole et à la toucher double, en ce cas.

— Rester là ? fit-il hargneux. La paille ne se donne pas. C'est deux sous pour la nuit, autant pour le jour, à donner de suite.

Martial prit dans sa poche une partie des aumônes qu'il avait reçues la veille et tendit au logeur ce qu'il lui demandait.

Celui-ci, voyant qu'il avait fait recette, s'humanisa.

— On t'apportera une écuelle de soupe à midi si tu veux. C'est deux sous aussi.

Martial inclina la tête en signe d'acceptation.

Il lui tardait d'être seul.

Le logeur reparti, il retomba sur sa couche.

— Je vais donc voir s'écouler une journée inutile de plus. Un jour de plus de captivité pour mon maître.

LXXXVIII. — UN PASSANT CHARITABLE

Une journée et deux nuits de repos avaient fait grand bien à Martial.

Aussi, le surlendemain matin, lorsque le logeur rouvrit la porte pour mettre ses pensionnaires dehors, il trouva le Bretron en train de boucler ses courroies.

Le réduit dans lequel ce dernier venait de passer trente-six heures avait été plus peuplé durant cette dernière nuitée.

Outre un béquillard, client assidu probablement, un aveugle véritable et un lépreux immonde, effrayant à voir, avaient partagé cette hospitalité.

Des stigmates purulents couraient sur la peau de celui-ci. Mais cela ne suffisait pas, vraisemblablement, à son ambition, car tandis que Martial Dacier assujettissait son pauvre corps sur la planche où il allait se traîner de nouveau, le lépreux sortait d'une besace sordide un pot de couleur, un pinceau...

Et employant tour à tour le contenu de ce pot et des sachets de poudre placés ensuite à côté de lui, il s'était mis à se tatouer avec un art étrange et véritablement stupéfiant.

Quand le logeur eut annoncé de son ton rogue que le moment de déguerpir était venu, il ne se dérangea pas, poursuivant sa besogne, ne se cachant pas.

Il savait que rien de ce qui se passait dans le royaume de la pègre mendicante ne transpirait au dehors.

Un mélange d'horreur et d'admiration pénétrait Martial en voyant l'étalage de plaies hideuses qui couvrait maintenant ces jambes déjà gangrenées.

Et, pour se raffermir, il pensa :

— Les agents de Somerset ne viendront pas me découvrir ici. Ils n'oseraient s'aventurer sans être en force dans ce qu'on appelle le royaume de la léproserie.

L'espèce d'inviolabilité dont jouissaient les mendiants et tire-laine de profession dès qu'ils avaient mis le pied dans le recoin sordide de la cité où ils avaient établi leur quartier général, devenait une protection pour Martial.

Il saurait où se réfugier, le jour où il sentirait menacé.

En attendant, il allait affronter de nouveau le grand jour et le regard des sbires du lord-chief de justice.

Il reprit donc les patins de bois sur lesquels il s'appuyait pour traîner son corps dolent.

— Tu repars à la récolte, le cul-de-jatte ? fit le béquillard.

Martial inclina la tête.

Il devait continuer à jouer le rôle de muet qu'il avait adopté à la suite du mouvement de surprise constaté par lui chez le tourmenteur de la Tour de Londres.

Pourvu que ce changement, que ce mutisme qu'il s'infligeait ne lui nuisit pas lui-même.

C'était pourtant nécessaire : il y avait trop de danger à faire entendre le son de sa voix par d'autres, plus perpicaces peut-être que le... charitable bourreau n'avait paru l'être.

Il se souleva sur ses poignets, et la planche sur laquelle son buste était attaché racla la paille, écorchant le sol raboteux.

— Bonne chance ! lui cria le béquillard.

Le Breton le remercia par un sourire nerveux.

Il arriva sur le seuil de l'infeste hôtelière où il venait de passer un temps si long, lui semblait-il.

Il s'orienta facilement, reprit la ruelle qui l'avait amené là, l'avant-veille...

C'était le moment de l'immigration des truands vers la ville ;

du moins de ceux qui se répandaient dans Londres pour glaner les aumônes.

C'était aussi l'heure de la rentrée pour certains autres, les plus hardis, les plus forts ou les plus impatients.

Ces derniers aimaient mieux prendre que tendre la main ; ça allait plus vite et cela rapportait quelquefois davantage, quand le métier ne rapportait pas un bout de chanvre à l'extrémité d'une potence.

Martial les croisait, la mine patibulaire et féroce, avec leur tou-telas pendant au côté.

Ils allaient dormir ou boire, pendant que la longue file des mendiants s'écoulait, boitant, se tordant, se traînant.

Les uns et les autres étaient tranquilles ici : les archers du lord-chief de justice ne viendraient pas les y relancer.

Martial souffrait moins que l'avant-veille.

Puis, au milieu de cette population étrange, sauvage et vile en même temps, une sorte de fièvre l'emplissait.

Ces hommes qu'il croisait et dont quelques uns avaient du sang sur leurs loques personnifiaient la lutte, la lutte de leurs instincts grossiers et sanguinaires, soit, mais en somme la lutte !

Lord Somerset était le maître pour tous, mais il ne l'était pas pour eux, en fait.

Et inconsciemment il se disait que l'on pourrait accomplir quelque chose de fort, de puissant avec ces hommes, bien tenu dans la main.

La ruelle s'élargissait, les maisons étaient moins lézardées ; c'était la véritable capitale de l'Angleterre, celles où pesaient, incontestés, le pouvoir d'Elisabeth et celui plus lourd encore de son favori.

— Allons ! fit Martial en s'appuyant nerveusement sur les patins de bois qui lui permettaient d'avancer parmi les cloaques et de tirer en avant le poids de son corps.

Et il affronta à son tour la ville où tout était menacé et imprévu pour lui...

Il reprit le chemin du pont où il avait passé une journée si atroce, la première fois.

Les passants commençaient à circuler.

Le concert traînard des mendiants sollicitant l'aumône avec un accent et des paroles toujours semblables s'élevait déjà.

Seul, le cul-de-jatte faisait tache dans cet ensemble.

Il tendait silencieusement sa main dans laquelle, rarement, une pièce de monnaie infirme tombait.

On ne donnait guère qu'à ceux dont le ton faisait le mieux vibrer la pitié de ceux qui les entendaient.

Soudain l'œil volontairement alourdi de cul-de-jatte papillota, mais durant une seconde à peine.

Il venait de reconnaître Fabers le corroyeur.

La veille, celui-ci avait envoyé sa servante parcourir tous les endroits où se tiennent les mendiants.

C'est qu'un événement toujours redouté et cependant imprévu s'était produit.

Le même soir où Martial, râlant, épuisé de corps et d'âme était allé échouer dans un bouge de la grande léproserie, au moment où le corroyeur s'appêtait à fermer sa boutique, un homme s'était présenté sous prétexte d'achats à faire.

Tandis qu'il tenait le marchand immobilisé derrière son comptoir, il s'était avancé sur le pas de la porte pour examiner la marchandise sous le jour déclinant, et il avait toussé fortement.

Cinq hommes postés isolément aux alentours avaient alors répondu à son appel et envahi le magasin.

Fabers avait eu d'abord un moment d'alarme.

— Malgré toutes nos précautions, les satellites du duc ont flairé l'ennemi, se dit-il.

Mais sa faiblesse ne devait pas durer.

L'écuyer français était parti depuis le matin et lui seul serait pris. Depuis longtemps, Fabers prévoyait cette catastrophe : après le fils assassiné, le père jeté aux gehennes : c'était dans l'ordre.

Et l'artisan eut bien vite repris toute sa fermeté.

— Tu caches un étranger, un conspirateur dans ta demeure, avait dit alors l'homme qui s'était présenté le premier, où est-il ?

— Cherche !

(A suivre.)

FEUILLETON INCOMPLET

Les personnes qui auraient perdu quelque partie des feuilletons en cours de publication ici ou des numéros entiers du SAMEDI pourront se les procurer en s'adressant à la librairie française de M. Pony, 1632 rue Sainte-Catherine.